

Jazz

Un piano tourné vers l'Orient

D'un voyage à Beyrouth, d'un amour naissant, le pianiste genevois Marc Perrenoud a extrait son premier album en solitaire. Il raconte

Fabrice Gottraux

N'y cherchez pas de gammes orientales ni de mélodies arabes. S'il y a un élément fondamental, et terriblement intime, que Marc Perrenoud a retenu de Beyrouth, c'est «l'énergie et le rapport au monde». Des choses, des sentiments, du feeling comme on dit, que le pianiste genevois a éprouvés seul. Parce qu'il jouait en concert là-bas à l'occasion d'une tournée au Liban. Parce qu'il a ensuite discuté des heures, des nuits avec les gens du cru, sympathisé, digéré, appris. Pour finir par tomber amoureux du pays. Et d'une femme.

Raide dingue. Mais toujours les idées claires. Celles, fugaces bien que charnues, solaires quoique mélancoliques, mais résolument occidentales - gammes tempérées comme dans Bach et le jazz - que Marc Perrenoud a couchées sur piano. En solo cette fois-ci: avec *Hamra*, notre champion du jazz lémanique livre son premier album en conversation avec lui-même. C'est beau, c'est fort. Souvent émouvant. On pourra également l'écouter live dimanche 24 avril au temple de la Madeleine.

Beyrouth, ville carrefour, histoire contrastée, factions armées dans le *suburb*, bars et spectacles dans le quartier central d'Hamra. D'où le titre du disque. Hamra, la «rouge» en arabe, riche de culture, créatif et passionnant. «Là où l'on croise entre deux cabarets burlesques des artistes de partout», raconte le pianiste. Revenu du Liban il y a peu. Pour repartir dans quelques jours. «Je m'y suis rendu pour la première fois il y a un an exactement. Depuis, j'y retourne tous les mois. C'est un monde qu'on connaît très peu, des codes, une musique, une poésie totalement différents des nôtres, dont j'entraperçois les prémices.»

En déportant son regard vers l'inconnu, Marc Perrenoud s'est



Le pianiste genevois Marc Perrenoud, chez lui devant son instrument, entre living-room, cuisine et placard à balais. STEVE IUNCKER-GOMEZ

Mélancolie douce, amour brûlant

● *Tyomnaya Noch*, fa mineur, ton violet, mélancolie douce. *Le Roi et l'oiseau*, fa dièse mineur, teint orangé, sexe féminin, instable, brûlant. *Clouds for Dima*, sol, jaune, la joie partout, une femme nécessairement... A chaque tonalité dont il use pour l'album *Hamra*, Marc Perrenoud associe une couleur et une émotion. Correspondance des sens, synesthésie, due à quelques étonnantes connexions neuronales que la science tente encore d'expliquer. Le pianiste en a fait, comme d'autre avant lui, sa poésie personnelle pour nourrir son dialogue intérieur. «La raison du piano solo, c'est l'improvisation. Seul maître à bord, seul dans le studio d'enregistrement: c'est le matin,

on ne m'attend pas, il n'y a pas d'urgence, il faut juste faire.» C'est le moment d'aller se chercher. Et rechercher. Que ce soient des images – *Tyomnaya Noch*, mélodie russe tirée d'un film dramatique, l'amour en temps de guerre. Frémissant. Ou un jeu nouveau – *Rhythm Games*, transposition touche par touche de ce que fait le batteur avec ses fûts. Résultat costaud, jouissif, le son taillé à la baguette. Envie d'une belle mélodie encore? *Naima*, cette tendre chanson de John Coltrane, s'ouvre sur un rythme lent pour caresser le silence, évoquant ici la contrebasse, et là un trombone. Complet. Contemporain. Si évident en apparence. «L'inspiratin n'est pas une

énergie illimitée, constate le pianiste. Raison pour laquelle, dans le jazz en particulier, il y a toujours un moment où l'on se force à aimer les choses simples, de manière à tout redécouvrir.»

Simple, comme *Le Roi et l'oiseau* de Paul Grimault, un film vu cent fois durant l'enfance. Littérale, sans transformation, la relecture de la musique de Wojciech Kilar offre un dernier chant pour conclure. D'humour amoureux, Marc Perrenoud connaît des sentiments profonds et merveilleux. Et les raconte si bien. **FG.**

«*Hamra*», Marc Perrenoud (Unit Records). En concert sa 23 avril, 21 h, Chorus, Lausanne, et di 24 avril, 17 h, temple de la Madeleine, Genève.

posé une nouvelle fois cette question essentielle pour tout artiste de scène: comment ma musique va-t-elle être reçue? «Si l'introspection est réussie, et que le public comprend, alors il y a lieu de faire une déclaration aussi banale que: «La musique n'a pas de frontière.» Le moment le plus frappant, se souvient Marc Perrenoud, c'était un concert en Jordanie, dans une prison pour femmes. «Elles écoutaient pour la première fois du piano. Je vois rentrer le public. C'est le moment précis où tous les doutes font surface: moi, ici, un piano installé là, une prison, ces femmes. J'ai joué une heure durant, le public en voulait encore. Je n'ai jamais ressenti pareille attention. Je me sentais connecté.»

Découvrez notre vidéo sur www.perrenoud.tdg.ch

L'UDC veut presser le pas au MAH

Politique

Le conseiller municipal Eric Bertinat a déposé une motion exigeant la rénovation immédiate du Musée d'art et d'histoire

L'UDC a la ferme intention de pousser Sami Kanaan dans ses retranchements sur le dossier du MAH. Par une motion déposée mercredi, l'élu municipal Eric Bertinat demande au Conseil administratif «de procéder immédiatement et dans un premier temps à la restauration» du bâtiment Camoletti. Et de lancer ensuite un concours d'architecture pour agrandir le Musée d'art et d'histoire sur la base d'une concertation de tous les milieux concernés - politique, culturel, de préservation du patrimoine, de gestion muséale. «Chaque semaine qui passe est perdue, alors cessons de bouder et de ressasser les mêmes rengaines. On a affirmé qu'une rénovation seule coûterait plus cher à la collectivité qu'une restauration avec extension mais au fond, on n'en sait rien. Que Sami Kanaan aille de l'avant, et maintenant!»

Pourquoi mettre ainsi la pression sur le magistrat en charge de la Culture? «Nous sommes actuellement dans une belle cacade!» tonne l'élu démocrate du centre. «Les partisans du projet Nouvel ont, selon nous, fait montre d'un jusqu'au-boutisme extrême: c'était cette solution-là, et rien d'autre. Nous réclamons à présent un plan B pour le MAH, car nous ne voulons pas laisser ce musée poursuivre sa piteuse existence: sous prétexte d'attendre le scrutin du 28 février, il n'y a plus eu d'expositions dignes de ce nom. On a rendu ce musée minable pour forcer la main aux votants. Or, la Ville entretient 130 salariés, plus un directeur...»

Selon les estimations avancées lors de la campagne de votation, une rénovation seule coûterait quelque 80 millions de francs. Les élus UDC sont-ils prêts à défendre une telle dépense? «Ce que je propose est une démarche. A ce stade, la somme ne m'intéresse pas», répond Eric Bertinat. Il a estampillé sa motion «urgente». Elle pourrait donc être traitée par le Conseil municipal mardi prochain déjà, et probablement renvoyée en commission. Mais qui la traitera: les Finances, la Culture ou les Travaux? **Pascale Zimmermann**

William Shakespeare, le fantôme qui murmurait à l'oreille de ses spectateurs

Théâtre

Pour les quatre cents ans de la mort du dramaturge, Eric Devanthery et sa compagnie Utopia réalisent à Pitoëff un projet ludique et vertigineux

Demain samedi, on célèbre le quatre centième anniversaire de la mort de l'incommensurable Shakespeare. Comment lui rendre un hommage à la hauteur de son gigantisme? Proposition: en retournant le défi - et en abordant William par le menu.

Pour désamorcer l'affolement naturel qu'inspire pareille entreprise, Eric Devanthery, metteur en scène affecté depuis peu aux manettes du Théâtre Pitoëff, a décidé d'approcher l'infiniment grand par la petite arithmétique. «Il faut accepter la démesure shakespearienne et l'appréhender avec humilité, s'explique le créateur de *Shakespeare vingt-trois avril mille*



37 comédiens donnent 37 extraits à 37 spectateurs de Pitoëff.

six cent seize. C'est-à-dire avec le minimum que peut offrir le théâtre: un comédien et un spectateur.»

Le génie élisabéthain ayant officiellement composé 37 pièces

(sans compter les *Sonnets* et autres productions poétiques), le meneur de troupe genevois en a tiré avec sa dramaturge Helena Tornero 37 monologues équitablement répartis. Il a ensuite sollicité 37 comé-

dien(ne)s pour les incarner à l'intention de 37 spectateurs par représentation - six séances en tout sur le week-end, ce qui devrait élever à 122 le nombre total d'auditeurs. Tel le ver de terre à l'assaut d'un continent, chacun est ainsi amené à creuser son modeste tunnel au sein d'un ô combien fertile humus!

Ce concept fractal dérive d'une intention première plus ambitieuse. «Nous sommes partis d'abord sur une odyssée de 15-20 heures au fil des textes originaux. Faute de moyens et de temps, ce projet est pour l'instant ajourné. Mais on ne pouvait pas laisser passer cet anniversaire les bras ballants. Aussi, on a recyclé notre matériau en puissance», récapitule Eric Devanthery. Pour en dégager un spectacle d'un peu moins de 37 minutes, qui s'articule en trois parties. Une conférence plutôt historique donnée par «un vieux comédien»; une tirade autonome délivrée individuellement à

chaque spectateur, «dans une proximité radiophonique», par Barbara Tobola, Elidan Arzoni, Ludovic Payet, Michel Barras, Adrian Filip ou l'un des autres baladins impliqués; enfin un poème de T.S. Eliot, *Les Hommes creux*, proféré en chorale pour l'ensemble de l'assemblée. «L'événement aura ceci d'unique qu'il comblera privilège et frustration: chacun ne profitera que d'une seule réplique aléatoire, mais susurrée à l'oreille par un comédien rien que pour soi!»

Personne ne pourra non plus constater l'unité de langue au sein des morceaux choisis parmi les *Othello*, *Richard III* ou autres *Tempête*, intégralement traduits par François Guizot au début du XIXe siècle. Le florilège effectué par Eric Devanthery et Helena Tornero combine passages devenus proverbiaux chaque fois qu'il s'agit d'une pièce majeure, et coups de cœur plus subjectifs dans le cas des œuvres moins connues. Une certaine parité a été observée entre les

personnages cités: hommes, femmes, mais également bouffons!

Ce que le public pourra donc se vanter d'avoir engrangé au terme de sa partielle récolte? «Il s'étourdira sans doute, s'il ne le savait pas déjà, de la contemporanéité de William Shakespeare», espère le metteur en scène. «Mais quel que soit le fragment entendu, son regard sur la globalité de l'œuvre le conduira à un vaste questionnement sur la mort», ajoute-t-il. Avant de se corriger: «Sur les mots des morts...»

Afin que ce dispositif aux allures quantiques fonctionne, il va falloir que la jauge de 37 spectateurs soit respectée: ne boudez donc pas votre plaisir, et imposez la souplesse à votre agenda du week-end! **Katia Berger**

Shakespeare vingt-trois avril mille six cent seize Théâtre Pitoëff, sa 23 à 17 h, 19 h et 21 h, di 24 à 15 h, 17 h, 19 h, 022 808 04 50, www.pitoeff.ch